

CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics.

CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics. Timbre affûté comme un diamant, sens inouï de la nuance vocale qui en fait une immense diseuse chez Schubert, Schumann, Wolf, la soprano polonaise née en 1915 qui demanda sa carte du parti nazi, **Elisabeth Schwarzkopf** (1915-2006) décolle

véritablement au lendemain de la guerre après son procès en dénazification soit à l'automne 1946. C'est alors que la mozartienne (divine Elvira dans Don Giovanni en 1947 à Vienne) fait une trentenaire aux aigus rayonnants, à la diction précise et fluide, d'une sophistication ultime, ciselée comme un instrument à vent. Le coffret édité par **Warner classics** et qui regroupe tous ces récitals avec piano et orchestre, qui comprend aussi sur un seul disque, plusieurs extraits d'un même opéra (dont Troilus and Cressida de Walton sous la direction du compositeur en mai 1955), affirme à travers ces 31 cd, une distinction royale, artificielle et hautaine pour ses détracteurs ; millimétrée, subtile, idéale pour ses admirateurs. Voici « La Schwarzkopf » dans ses récitals intimistes ou orchestraux, de 1952 à 1974, soit jusqu'à



presque 60 ans, preuve que l'intelligence de l'interprète a su affirmer en plus de la qualité de la voix, par une gestion de carrière et des prises de rôles réfléchies, une longévité légendaire.

Pour son centenaire en 2015, Warner réédite tous les récitals
de la diva mozartienne

Elisabeth Schwarzkopf, diseuse, straussienne et mozartienne



Ses compositeurs d'élection sont présents, et bien défendus : **Mozart et Richard Strauss, Schubert, Schumann, Wolf, Brahms** et aussi l'opérette viennoise où son style précieux (minaudant diraient les moins bien pensants) fait miracle. A plusieurs reprises, grâce à cette intégrale des récitals, l'entente et la complicité avec ses pianistes favoris (Gerald Moore, Geoffrey Parsons principalement) se réalisent pour l'éternité. Voix pure et cristalline, parfaitement canalisée jusque dans les moindres détails, Schwarzkopf la pointilliste et la miniaturiste, cherche et capte le détail, distille une leçon de chant maîtrisé, taillé comme les faces d'un diamant. Pour son centenaire, la diva de langue germanique méritait bien au moment des fêtes de la fin 2015, ce somptueux cycle où la perfection de l'intonation le dispute à l'éclat de l'intelligibilité. Parmi les perles du coffret : mentionnons les indémodables versions (deux) des Quatre derniers lieder de Richard Strauss (Ackermann en 1953, puis Szell de septembre 1965, ce dernier à pleurer autant grâce au legato de la

soliste que celui de l'orchestre avec des phrasés parfaits des deux côtés) : les scènes d'Arabella sous la direction de Lovro von Matacic (mono remastérisé comme tous les monos de la présente compilation, d'octobre 1954) ; le récital à deux voix avec la soprano sa consoeur Irmgard Seefried (comprenant des inédits baroques dont Monteverdi, Carissimi et Dvorak, de mai 1955); les 3 volumes de son intégrale dédiée à Hugo Wolf (1957, 1959, 1962) ; et puis pour entendre l'expérience de la dernière diva, celle de 1974 : le récital dédiée à Schumann, d'une noblesse intérieure à la pureté intacte (Frauenliebe und leben opus 42 et Liederkreis opus 39, avec Geoffrey Parsons, enregistré à Berlin en avril 1974). Enfin, rien ne peut effacer de la mémoire à celui et celle qui l'a écoutée dans Mozart, l'inépuisable source et ce baume pour le chanteur, son sublime récital consacrée aux mélodies du divin Wolfgang dont elle exprime l'innocence désarmante et bouleversante (dont deux mélodies en français : *Oiseaux, si tous les ans..* et *Dans un bois solitaire...*, avec Walter Giesecking, Abbey Road, avril 1955) : 60 ans après sa réalisation, le récital dans sa totalité demeure un classique indémodable d'une probité artistique exemplaire. Diva assoluta, la quintessence d'un timbre d'une sophistication poétique inégalée.

CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics 0825646026050. CLIC de classiquenews de décembre 2015

Elisabeth Schwarzkopf, la « Marlène Dietrich du lyrique »

arte

Arte. Dimanche 12 avril 2015, 00h30. Portrait d'Elisabeth Schwarzkopf, soprano de légende.

Etonnante comparaison qu'utilise Arte pour présenter la soprano la plus perfectionniste du XX^e avec Callas : elle aurait été ainsi « la Marlène Dietrich de l'art lyrique » ! Quoiqu'il en soit, voici le portrait d'une cantatrice d'exception, inaccessible et « énigmatique » (on se demande bien en quoi !).

Portrait d'Elisabeth Schwarzkopf

l'énigmatique Marlène Dietrich du lyrique...

Olga Maria Elisabeth Frederike Schwarzkopf est née de parents prussiens le 9 décembre 1915 à Jarocin, en Pologne. Elle chante Euridice de Gluck à Magdeburg, puis rejoint l'Ecole de musique de Berlin où son professeur lui enseigne le chant comme ... mezzo ! Heureusement devient ensuite l'élève de Maria Ivogun et elle rejoint en 1938 la troupe du Deutsch Oper comme soprano coloratura.

Décédée en 2006 à 90 ans, la soprano Elisabeth Schwarzkopf marque le milieu lyrique par sa nature exigeante, son sens de la discipline, une laborieuse qui devint de fait, la sirène germanique, diseuse experte, au legato et au timbre uniques, parfaite mozartienne (elle reste



une saisissante Elvira de Don Giovanni, Comtesse des Noces de Figaro, Fiodiligi dans *Così fan tutte*, mais aussi Pamina dans *La Flûte enchantée*...), impeccable straussienne : ses incarnations d'Ariadne auf Naxos et surtout de la Maréchale dans *le Chevalier à la rose* comme de Madeleine dans *Capriccio* demeurent mémorables. A partir de 1940 et jusqu'en 1970, sa carrière est irrésistible et tous les chefs, le plus grands la réclament à commencer par Karajan. Ses relations ambiguës avec les nazis sont l'ombre au tableau, comme c'est le cas de Karajan : Goebbels souhaitait en faire l'une des voix d'or du III^e Reich. Les deux artistes eurent leur carte du parti. Au sein de la firme Columbia / EMI, le producteur Walter Legge, la remarque enfin en 1946 et sauve sa carrière entachée de collusion avec Hitler : il en fait une star à l'époque de Maria Callas, et l'épouse en 1953. Schwarzkopf reprend ses rôles emblématiques, en particulier mozartiens dont Elvira, chantée dès 1947 à Covent Garden. Le cas Schwarzkopf, c'est aussi une diseuse hors pair dans le domaine du lied (Schumann, Brahms, Wolf surtout, accompagnée ou plutôt en dialogue avec le piano de Gerald Moore) : l'égale au féminin du baryton Dietrich Fischer Dieskau. Son timbre porcelainé, son articulation et ses couleurs composent une sonorité sophistiquée et intellectuelle qui sculpte comme personne le verbe poétique. Ses incarnations sont cérébrales, en rien sensuelles. La cantatrice exprime comme personne à son époque la dignité blessée, la mélancolique langueur des héroïnes amoureuses et tragiques (Pamina, la Comtesse Almaviva, la Maréchale...), c'est la voix de l'humaine souffrance face au

temps qui passe. Chant racé, stylé, hyperfroid mais d'une intensité si intériorisée qu'il exprime tout ce qui affleure dans la partition et qui n'y est pas inscrit. Outre ses rôles déjà identifiés, Elisabeth Schwarzkopf laisse plusieurs enregistrements devenus légendaires : son Elvira avec Giulini, sa Maréchale avec Karajan (1956), les Quatre derniers lieder de Richard Strauss avec Georg Szell pour la Radio de Berlin... Après la mort de Karajan en 1989, la soprano ose parler de l'homme despotique et souvent coléreux que fut le maestro.



Après avoir cessé de chanter sur la scène lyrique ou en récital (en 1979 à 64 ans), Elisabeth Schwarzkopf veille à transmettre sa passion du beau chant aux nouvelles générations de chanteurs, ainsi

Thomas Hampson, Matthias Goerne, Christiane Oelze, Renée Fleming seront ses élèves parmi les plus doués... Et René Fleming empruntera les mêmes rôles que son professeur : Ariadne, La Maréchale, Madeleine... Dans ce reportage biographique, l'équipe de tournage a eu accès aux archives personnelles d'Elisabeth Schwarzkopf et de Walter Legge (mort avant elle en 1979) : lettres, photos et documents personnels soigneusement choisis éclairent un nouveau portrait de La Schwarzkopf dont le profil artistique et humain est aussi évoqué par de nombreux témoignages de ceux qui l'ont connue. Au moment de sa mort en 2006, la soprano s'était retirée seule (elle n'eut aucun enfant) à Zurich.

Arte. Dimanche 12 avril 2015, 00h30. Elisabeth Schwarzkopf, soprano de légende. Documentaire de Thomas Voigt et Wolfgang Wunderlich (Allemagne/Autriche, 2011, 52mn)